

PIERRE RABHI

# « *Notre monde a soif de sacré* »



Agriculteur bio, écologiste, écrivain français d'origine algérienne, Pierre Rabhi, 74 ans, invite à respecter la terre et à vivre dans la sobriété heureuse. Dialogue au cœur de l'Ardèche.

**V**otre parcours est peu ordinaire. Vous êtes né dans le sud algérien dans une famille musulmane et votre mère est décédée quand vous aviez quatre ans. On vous a alors confié à une famille française catholique. Comment avez-vous vécu cette double culture ?

– C'est une richesse de pouvoir puiser dans deux cultures mais ce sont aussi des difficultés parce que ces deux mondes n'étaient pas convergents. Je suis allé à l'école coranique jusqu'à l'âge de quatorze ans où on proclamait que Dieu est absolument transcendant. Ma famille chrétienne me disait que Dieu s'était incarné, avait eu un fils. L'islam rejetait le porc comme impur. Ma famille d'accueil se régalait de jambon et de saucisson. Cette double appartenance m'a amené un certain inconfort et des questions. Qui a raison ? Où est la vérité ? Et s'est posé à moi le problème de mon identité qui me paraissait plus important à résoudre que d'apprendre à faire des choses dans la vie.

– À quatorze ans, vous partez à Oran avec votre famille française, poursuivez des études secondaires et vous vous convertissez au christianisme. Que s'est-il passé ?

– Le contrat entre mon père musulman et ma famille d'accueil était que je ne devais pas être influencé religieusement. Mais en étant de plus en plus intégré à cette famille française, j'ai été amené à lire les Évangiles et la Bible. J'ai été profondément touché par la personnalité du Christ qui prône l'amour à tout va, pas quelque chose de mièvre mais une puissance que l'homme peut secréter en lui et le faire vivre. Séduit par cela, j'ai demandé le baptême, ce qui m'a automatiquement exclu de ma communauté musulmane. C'était dur vis-à-vis de mon père mais je l'ai fait pour une vérité qui me paraissait à l'époque absolue.

– La guerre d'Algérie a entraîné chez vous d'autres bouleversements...

– J'ai eu un gros conflit avec mon père d'adoption qui m'a mis dehors. J'ai été exclu par mes deux familles et c'est ainsi que je suis arrivé à Paris, fin des années cinquante avec quelques recommandations aléatoires mais dans l'obligation de gagner ma vie. J'ai trouvé un travail d'ouvrier en usine.

– Une expérience de vie importante ?

– Elle a été extrêmement initiatique et je ne la regrette pas. Je suis resté trois ans dans cette usine. Là, je me suis rendu

compte des fondements du paradigme moderne : la technique, la science, le mythe prométhéen, l'homme qui se veut démiurge, l'exhumation massive des combustibles du sous-sol pour ériger une société de confort, un monde où l'homme fait preuve d'un immense orgueil.

– Vous lisiez beaucoup à cette époque ?

– Oui et j'ai appris à fréquenter les penseurs, ceux qui essayent de décrypter ce qu'est la vie. J'en ai lu beaucoup mais celui qui m'a le plus marqué, c'est Socrate. Sa phrase la plus décisive pour moi, a été celle-ci : « Je sais que je ne sais pas. » On peut essayer de mettre un contenu sur certaines choses mais je ne sais pas si après ma mort, il y a quelque chose ou quelqu'un qui m'attend. S'il existe un principe tel que le Christ l'a défini, plus grand que moi, je m'en remets à lui. S'il n'existe pas, eh bien tant pis. Je ne fais pas le pari de Pascal.

**« Respecter la vie sous toutes ses formes, rendre hommage à l'entité qui a voulu cette réalité incarnée, c'est cela mon approche religieuse. »**

– Lorsque vous étiez ouvrier à Paris, vous avez fait la découverte de celle qui est toujours votre épouse...

– Cette rencontre avec Michèle a été capitale. Il y a eu comme une convergence des consciences entre elle et moi. Miraculeusement, on s'est trouvé, entendu et on a mené à deux ce projet de quitter Paris et de vivre de la terre en Ardèche, en 1963. Nous aspirions aux mêmes choses. Le mystère de la vie fait qu'on rencontre quelqu'un avec qui on partage l'essentiel.

– Au moment de partir en Ardèche, le projet était-il précis ?

– Cette décision de venir ici et de vivre de la terre était du ressort initiatique mais je ne connaissais rien à la terre. Je n'étais pas du tout issu de ce milieu. J'ai dû apprendre par des cours théoriques, l'obtention d'un petit diplôme et la pratique en étant d'abord ouvrier agricole. J'ai découvert ainsi que certains avec la chimie dopaient les sols, que pour traiter les arbres fruitiers, on devait mettre un masque pour ne pas être pollué. Un ami médecin de campagne, Pierre Ricard, m'a ouvert les yeux sur tous les dangers pour la santé de ces pratiques agricoles. Avec ces produits, on assassine la terre. Cette agriculture industrielle, ce

n'était pas mon projet qui était de vivre de la terre mais en la respectant.

– Quel choix avez-vous alors posé ?

– J'étais dans l'impasse. Cet ami médecin m'a proposé un livre qui s'appelait *La fécondité de la terre* de Pfeiffer, un chercheur agronome qui était un disciple de Steiner. J'ai lu ce livre, ai été émerveillé puisqu'il proposait de travailler la terre de manière respectueuse, en l'aimant. C'est cette voie que j'ai choisie.

– Il fallait encore trouver une ferme à exploiter ?

– On n'avait pas d'argent. Il a fallu emprunter. On a été séduit par une ferme abandonnée et par la beauté de l'endroit, le silence, l'air pur. Les terres étaient difficiles à cultiver mais nous avons considéré que vivre dans un endroit qui était beau était une richesse, un privilège. Avec un tel capital de beauté, nous avons eu l'énergie pour surmonter les difficultés. La maison a été refaite.

– Était-ce possible de gagner suffisamment votre vie et d'élever vos cinq enfants ?

– Oui, avec de l'imagination et des compléments de ressource. Je suis un temps devenu maçon en plus de mon activité agricole et petit à petit, on a pu survivre, d'abord de manière précaire puis plus sereine. Nous n'avons pas utilisé de chimie parce que cela détruit la vie. Nous avons réussi à faire d'une terre aride une terre fertile et meilleure que celle que nous avons reçue. Il faut aussi penser aux générations futures. Moralement, j'ai le devoir de transmettre en bon père de famille ce domaine vivant.

– Progressivement, vous avez été appelé à donner des cours d'agriculture biologique. Puis on vous a sollicité dans des pays du Sahel pour revitaliser des endroits semi désertiques...

– En 1981, j'ai été appelé au Burkina Faso. J'ai été sollicité comme expert auprès de cadres et de paysans, en proposant cette idée de l'agro écologie. Cela consiste à être attentif aux stratégies mises en place par la vie pour se perpétuer. J'ai proposé de fertiliser les sols avec des matières compostées, en concentrant des bactéries, en utilisant des champignons utiles au sol.

– Parmi vos enfants, certains poursuivent ces engagements ?

– Ce qui est dominant chez eux, c'est l'attention à la vie, la sensibilité à la nature

et l'expression artistique notamment la musique. C'est le dénominateur commun. Aujourd'hui, ma fille met en chantier avec des amis à un kilomètre de la ferme ce que nous appelons un « oasis », un lieu où des gens se regroupent et mutualisent les savoirs et les savoirs faire. Il y a une vingtaine d'habitations, une école. Les gens s'entraident. Ce n'est pas une communauté mais on fait des échanges et on amorce un nouveau paradigme. Le salariat ayant montré ses limites, il faudra bien continuer à vivre. Le chacun pour soi ne sera pas tenable.

– *Il y a eu beaucoup de tentatives de ce genre mais peu de gens s'y intéressent. Et c'est souvent un échec...*

– Plusieurs projets ont vu le jour après 1968. Il n'y en a pas beaucoup qui ont tenu parce que le facteur humain est le plus compliqué. J'ai vu de nombreuses tentatives échouer à cause de mauvaises relations humaines.

– *Comment vivre autrement ?*

– Il faut s'appuyer sur la puissance de la modération. Pas de changement de modèle sans changement humain. Et pas de changement si je ne change pas moi-même. C'est à résoudre en nous et ce n'est pas facile. Ce n'est pas du moralisme mais du réalisme. Notre humanité fonctionne avec des pulsions qu'il faut travailler. C'est à partir de là qu'on peut trouver des communautés apaisantes.

– *Vous êtes devenu chrétien à 16 ans. Où en êtes-vous aujourd'hui ?*

– Je ne renie pas le chemin mais aujourd'hui, je ne me sens lié à aucune religion particulière. Je suis reconnaissant de ce que le christianisme m'a donné. Comme on remercie celui qui vous a donné un verre d'eau quand vous aviez soif. Mais la vie pour moi est initiatique et pas quelque chose de statique où on se pétrifie. Je ne désavoue rien de ce qui m'a permis de me construire. Mais aujourd'hui, dans mon parcours, je ne peux plus être dans un système religieux structuré. Je reste toutefois dans une fidélité à une attitude christique parce que vraiment, il n'y a que l'amour qui peut nous sauver mais pas un amour ratatiné, modelé.

– *Qu'est-ce qui est sacré pour vous ?*

– La vie. Respecter la vie sous toutes ses formes, rendre hommage à l'entité qui a voulu cette réalité incarnée, c'est cela mon approche religieuse. Les religions

des Indiens d'Amérique y étaient sensibles. Notre monde a soif de sacré. J'ai un contentieux avec certains religieux qui n'arrêtent pas de parler de la création divine. Je leur dis : « *Si vous pensez que c'est Dieu qui a créé, vous devriez être les premiers à protester contre la profanation de ce que Dieu nous a donné.* » On se contente d'agiter des encensoirs et de faire des incantations alors qu'on a une responsabilité. Moi, je suis dans la gratitude et l'admiration de la vie et du mystère qui à l'évidence est intelligent. À force de charger Dieu de phrases, de formules, on finit par ne plus savoir ce qu'il est et il devient source de conflit. On s'est égaré au nom de Dieu. Le monothéisme, au lieu de créer de la concorde, a engendré de la violence. La nature essaye de nous montrer sa majesté pour nous montrer le divin derrière tout cela.

---

**« L'homme doit comprendre qu'il ne peut pas porter atteinte aux fondements de la vie sans se mettre lui-même en danger. »**

---

– *Quels projets vous mobilisent aujourd'hui ?*

– À travers cet itinéraire qui a été assez intense en prises de positions en engagements, mon combat depuis plusieurs années, c'est d'essayer de réconcilier le genre humain avec la réalité naturelle à laquelle il doit sa vie et sa survie. En écrivant des livres, en donnant des conférences, en créant des associations... La modernité plus que d'autres périodes de l'histoire est en rupture radicale avec la nature. On est passé d'une civilisation agraire dans laquelle les humains étaient en relation avec la réalité vivante à une civilisation où on a appliqué le « hors sol » à l'humain. C'est cette préoccupation qui m'anime aujourd'hui et plus que jamais parce que les transgressions humaines ne font qu'augmenter, en dépit des avertissements que l'homme a tout intérêt à un autre comportement, s'il veut lui-même survivre. Il faut qu'il comprenne qu'il ne peut pas porter atteinte aux fondements de la vie sans se mettre lui-même en danger.

– *Vous êtes inquiet ?*

– Je ne me fais pas de souci pour la nature parce que c'est une puissance extraordinaire, initiale. À travers son histoire, elle a vu toutes sortes de bouleversements et

elle s'en est toujours sortie. Je pense que les forces de la vie sont toujours là mais l'homme est un prédateur important. Sauf dans les sociétés très traditionnelles où les hommes vivaient en symbiose avec le vivant, faisaient un usage modéré de la prédation puisqu'ils considéraient la terre comme sacrée. Face au mystère de la vie, ils se posaient des questions. Ils ont toujours pressenti qu'il y avait derrière une intelligence suprême. L'homme moderne s'est proclamé comme un être supérieur. Il a évacué de sa pensée la dimension de la nature. Les Peaux rouges ne comprenaient pas quand ils voyaient les Blancs qui flinguaient les bisons pour s'amuser.

– *Le salut peut-il venir par l'action politique ?*

– Je n'ai jamais cru que la politique puisse être l'élément déterminant qui va faire évoluer l'humanité. Je ne crois pas que quelques personnes peuvent prendre en charge le destin de l'humanité. Notre modèle économique est moribond. Les hommes politiques font de l'acharnement thérapeutique et l'écologie politique n'est pas en phase avec le modèle qu'elle devrait porter. Idéalement, il ne devrait pas y avoir de parti écologique. Il devrait y avoir une perception écologique par tous. Dès l'école, il faudrait apprendre notre lien avec le vivant. Les partis verts devraient dire que l'écologie, c'est aussi la beauté de la vie et de la nature, le mystère et ils ne parlent que de factuel. Un arbre, ce n'est pas qu'un organisme vivant parmi d'autres ou un problème de carbone. Il faut le voir aussi comme une expression de la beauté.

– *Certains essayent de concilier économie et écologie, en proposant le concept de développement durable. Qu'en pensez-vous ?*

– Je remets en question un mode d'organisation qui vise à créer de la prospérité mais de manière arbitraire en détruisant la planète, les mers, les forêts. Ce n'est pas de l'économie. C'est du pillage qui va à l'encontre des lois de la vie.

– *Comment changer les choses si la voie politique vous semble peu efficace ?*

– J'ai plus d'espoir dans la société civile. Nous avons mis sur pied des associations comme « Terre et humanisme » et « Les Colibris » qui concrètement prônent et mettent en pratique ce qui nous semble nécessaire de faire. J'essaye d'interpeller les gens et j'appelle à l'insurrection des consciences.